

ALAIN PONTAUX

CINÉMA



Deux films d'ici. Deux films diversement remarquables et qui marquent peut-être le troisième âge du cinéma québécois, lequel a commencé il y a dix ans à peine. Commencé à créer. On peut tenir pour secondaire, dans un cinéma national, la confection à usage interne du document voué aux majorettes ou aux joueurs de quilles. De quel poids la vérité relative de l'enquête photographique, de la description sociologique, quand les mensonges inventifs de la fiction s'avèrent seuls capables d'exprimer, en la transcendant, l'âme d'un groupe et les coordonnées utiles de son histoire? Ces deux films s'appellent "Les maudits sauvages" de Jean-Pierre Lefebvre et "Mon oncle Antoine" de Claude Jutra.

Oui, si l'on veut, le troisième âge. "Le Révolutionnaire" ou "A Tout prendre" n'avaient que le mérite de l'héroïsme des débuts. Leurs défauts mêmes posaient un premier geste, ouvraient une porte, inventaient l'expression, indiquaient le chemin. On sait que, sans tarder, le cinéma québécois allait choisir, non de poursuivre l'invention mais d'émoussiller les voyeurs. Opération rentable, disait-on, qui dotera le Québec d'une industrie et qui n'était, en fait, que médiocrité, démarche honteuse, vénalité et temps perdu. Ces deux films font espérer un troisième âge.

Celui de Jean-Pierre Lefebvre inscrit, comme un livre d'images, dans de fraîches couleurs bien cadrées, une histoire dérisoire et vraie, aux éléments habilement télescopés. Deux fiancés indiens, dans les bras l'un de l'autre, tournent gravement, amoureuxment, devant un paysage qui est encore le leur, où ils échangent des serments: jamais ils ne démeriteront du pays et de leur amour. L'homme parti pour la chasse, survient peu après au village le colon français trafiquant, Thomas Hébert, qui remarque la fille et même se la fait offrir en cadeau par le chef Cul-de-Bouteille, en échange d'un radio-transistor et de caisses de bière dont la tribu a déjà fait grand usage.

Rentrant chez lui avec sa belle sauvagesse, Hébert entend l'imposer à son épouse, bourgeoise française de bonne famille, qui, outrée de la bonhomie un peu bestiale de Thomas, quitte son foyer et va demander conseil au jeune curé de la paroisse. Celui-ci, visiblement dégoûté de ces démêlés conjugaux et vulgaires, ne sait que conseiller à la femme d'Hébert de respecter ce que Dieu a uni... Intéressant personnage de curé, moins soucieux d'impérialisme spirituel, d'évangélisation à tout prix que distrait de l'humain par sa résignation et son obéissance, ses fausses valeurs raidies qui lui font secrètement appeler de ses vœux ce qui, finalement, sera son lot: le martyr. La femme d'Hébert se vouera quelque temps aux malades, dans un hôpital d'aujourd'hui, avant de repartir pour la France.

Au sortir de la taverne, Hébert, hilare, écoute à la télévision une interview de l'atendant Jean Talon, qui expose la nécessité de se vendre aux Américains et explique posément

que la pègre fait partie du système tandis que les terroristes ont l'indécence inconfortable de n'en pas respecter les règles du jeu. Ramassé par des flics qui ressemblent étrangement à ceux de Jean Drapeau, Hébert règle ses problèmes matériels en faisant danser nue dans un club sa muette et belle sauvagesse.

Celle-ci, en effet, ne parle pas mais, au hasard des épisodes, apparaît dans le film, sur un cheval, en image noire et fixe, pour commenter le destin de sa race. En prose lyrique, le commentaire qu'on lui fait dire alors, noble et profond, débouche pourtant un peu le ton de dérision de l'ensemble, débouchant même sur une prétention parfois un peu encombrante dans le ton du message. Celui-ci est bien clair et on avait compris: ce pays a été aux sauvages, que les Blancs ont génocidés. Puis ces Blancs, à leur tour, ont été, ou seront, génocidés par d'autres Blancs. De sorte que ce pays n'est à personne...

Voilà sans doute, sous ses outrances calculées, le plus intéressant et le plus réussi des films de Jean-Pierre Lefebvre. Tragique et drôle, insolent et profond, l'anachronisme du récit permet de prendre de l'histoire, ou du moins de certaines de ses lignes de force, une vue elliptique, utilement, habilement transposée, constamment savoureuse.

Pensez maintenant à un conte villageois qui aurait la fluidité et la vérité de Tchekhov, le prisme de l'émerveillement, de la malice et de la découverte dans les yeux d'un adolescent de Truffaut, la beauté plastique d'un Lemieux doué de mouvement, et vous aurez une faible idée de la qualité de "Mon oncle Antoine", qui du reste n'imité rien mais qui dé-

QUAND L'ÉCRAN QUE- BÉCOIS NOUS ÉMERVEILLE

roule authentiquement la fresque simple et vraie d'une famille du Village de Blake Lake, proche de Thetford Mines, il y a quelque temps...

L'oncle (Jean Duceppe) et la tante (Olivette Thibault) y tiennent le magasin général avec l'aide de Fernand, le commis (Claude Jutra) et de deux adolescents, Benoit et Carmen, qui sont comme leurs enfants. Tissée des mille incidents, légers, tristes, émouvants, cocasses, qui composent la vie quotidienne, leur existence ne se raconte pas plus que le miracle

qui fait qu'on en est captivé et charmé, que l'enchantement qui fait que la préparation pour Noël de la vitrine du magasin compose subrepticement un petit chef-d'œuvre d'humour, de gentillesse, d'invention. Et c'est un exemple entre mille.

C'est la cour appuyée que le commis fait à la tante alors que l'oncle, lui, appuie surtout sur la bouteille. C'est la fraîche passion qui naît dans le cœur des adolescents lorsque leurs yeux se croisent, la malicieuse verveur des échanges, que ce soit dans le salon d'essayage où la femme du notaire (Monique Mercure) attend un nouveau corset ou dans les maisons où l'oncle doit faire aussi le métier de croque-mort. C'est l'instabilité de Poulin (Lionel Villeneuve) qui, né pour un petit pain, de transporteur d'amiante devient bûcheron dans le Nord. C'est la fixité presque sans tragique de la femme de Poulin (Hélène Loiselle) quand elle découvre que son fils de quinze ans a cessé de vivre ou bien quand l'oncle, sous ses yeux, mange et boit goulûment avant de faire glisser l'adolescent dans le petit cercueil...

Une interprétation remarquable. A peine, ici et là, quelques longueurs, parce qu'on attend la perfection. Un épisode final un peu plaqué, trop recherché, dans un ensemble désarmant de simple vérité. Un ensemble à propos duquel on n'a pas envie de rechercher la petite bête mais de dire, tout bonnement, son émerveillement. ■



Le Maclean, janvier 1972, p. 48